

ne prouve pas rigoureusement qu'ils étaient destinés aux Panathénées, elle peut servir à expliquer les inscriptions, aussi bien convenir à la fête des coqs célébrée à Athènes et dont avaient dû conserver le souvenir et l'usage les familles athéniennes transplantées dans les contrées où ces vases ont été fabriqués.

Parmi les peintures modernes, le Flamand Frans Snyders est peut-être celui qui a représenté le plus souvent des combats de coqs : le musée royal de Madrid a deux tableaux de lui sur ce sujet, il y en a un troisième au musée de Berlin, un quatrième dans la galerie Babii, à Gènes. Le musée de Madrid possède encore un *Combat de coqs*, de Jean Fyt, de 1749; le musée de Turin et celui de l'Académie des beaux-arts de Venise en montrent chacun un de Houde-Koster. Ce dernier, qui peut être regardé comme un des plus habiles peintres d'oiseaux de l'école hollandaise, a retracé aussi le *Combat d'un coq et d'un dinde* (musée de Munich) : dans un premier tableau les deux volatiles sont en présence, prêts à s'élaner l'un sur l'autre; le dinde se renverse; le coq le tue d'un air menaçant. Une poule blanche, prévoyant la lutte, appelle ses poussins et ouvre les ailes pour les abriter. Un second tableau nous fait assister à la lutte elle-même : le coq tient sous ses éperons son ennemi renversé; la poule éfrayée s'éloigne avec ses petits; un de ceux-ci regarde le combat en battant des ailes d'un air belliqueux. Les sculpteurs ont représenté les combats de coqs : il nous suffira de citer le groupe exposé par M. Cain, au Salon de 1861, et celui de M. Louis Cava, au Salon de 1868.

Le *Combat de coqs*, de Hogarth, est célèbre d'une main britannique, et, comme tel, est un *Combat de coqs*, de M. Gérôme, spirituelle peinture néo-grecque, méritant tous deux une description spéciale.

— **Allus. hist. Sacrifier un coq à Esculape.** Recommandation adressée par Scrodale à son ami Criton : « N'oubliez pas que nous devons sacrifier un coq à Esculape. » Ainsi, le plus grand philosophe de l'antiquité, celui qui fut condamné à boire la ciguë parce qu'il renait les dieux du paganisme, sacrifie à ses derniers moments aux préjugés religieux de son temps.

Voici un exemple de l'application qu'on peut faire de cette suprême recommandation : « Vous êtes presque médecin; un examen, un concours, une thèse vous reste à passer pour avoir le droit de couper la fièvre et de dissenter sur les migraines. Eh bien, sacrifiez ce dernier coq à Esculape, et venez, monsieur le docteur, guérir les braves gens de notre pays, qui se portent si bien d'ailleurs, et qui n'exigeront pas beaucoup de visites. »

— **Prov. hist. Renier au premier chant du coq.** Allusion à ceux qui, à l'exemple de saint Pierre, renient une doctrine, une doctrine à la première apparence du danger. V. RENIEMENT.

COQ (LE COMBAT DE), célèbre statue de Hogarth. Vers 1740; Thomas Sherlock écrivait à un Parisien : « Venez voir un combat de coqs. Il y a dans ces deux scènes un esprit d'anarchie et de confusion qu'on ne peut décrire et dont vos compatriotes ne sauraient se faire une idée. » Le coq, dans son dans son estampe, avec une verve caricaturale, la physionomie d'un combat de coqs. Autour d'une arène peu spacieuse, on deux coqs sont aux prises, s'entraînant en foule les curieux et les parieurs, gentilshommes de la plus haute noblesse et valetiers du plus bas étage, pairs, jockeys, filous et preneurs de rats. Au milieu de cette foule bigarrée qu'il semble présider, de l'autre côté de l'arène, se tient lord Albemarle Bertie, gentilhomme aveugle qui avait une passion dévorante pour les combats de coqs. Plusieurs individus, placés à ses côtés, le tiennent par son habit et le pressent de leurs cris pour l'exciter à parler avec eux; ne sachant auquel répondre, le vieux lord exprime son impatience et cherche à défendre l'argent et les billets qu'il a amassés dans son chapeau; mais un jeune filou profite de son embarras pour lui dérober un bank-note, avec une incroyable expression de malice et de ruse. A droite de ce premier groupe, des curieux se pressent, se bousculent à ceux du premier rang, aplatis contre le bord de l'arène, crient et se démentent comme des possédés; un lord, décoré d'une étoile et d'un grand cordon, porte sur ses épaules un chapeau et regarde sur un boncher qui pousse contre la barrière un quaker, dont la perqure ronde roule vers les coqs. Près de celui-ci, un dilettante est complètement absorbé par les péripéties de la lutte; à sa mine et à son attitude, on devine que chaque coup porté à son oiseau favori le blesse lui-même au cœur. Derrière lui, un parieur, prévoyant une issue défavorable à ses intérêts, laisse un mauvais humeur et son désappointement. Comme contraste, un ramoneur de cheminée, portant les instruments de son métier, l'une une prise de tabac de l'autre un pipe, assiste à la lutte en compagnie de la composition, à gauche, le jockey Jackson, bien connu du temps d'Hogarth par son expérience des combats de coqs, est ac-

coué gravement sur le bord de l'arène, tenant un sac d'or sort de la tige d'un gallicane; à sa gauche est un individu chargé de prendre note des paris; à sa droite, un paysan qui jette une pièce d'argent sur l'arène et propose les paris. Par derrière, un son d'un cornet acoustique qu'il s'applique sur l'oreille; il se fait expliquer les conditions de la lutte par un homme qui paraît crier de toutes ses forces dans le cornet. Plus haut, dans une espèce de tribune, un marquis français proteste en gesticulant de son horreur pour le spectacle cruel qui a attiré les curieux; dans son animation, il renverse le contenu de sa tabatière dans les yeux d'un barbier, qui pleure, éternue et vocifère tout à la fois. Dans cette même tribune, un parieur philosophe, qui semble étranger à ce qui se passe dans la salle, allume gravement sa pipe; près de lui, les pattes appuyées sur la rampe, un chien contemple le combat d'un regard plein de convoitise. En dedans de l'arène, au premier plan, se tiennent une dizaine de parieurs et de jockeys, deux d'entre eux, séparés par un coq, allongent le bras et choquent les poignets de leurs cannes en signe de pari; à droite, un ivrogne tient un verre à la main alléguant par les dépenses faites à table et au jeu; un adroit filou s'apprête à lui enlever le peu qui lui reste; un autre valetier porte sur le dos une potence traquée à la croix par quel- que main amie. Les maîtres des deux coqs sont placés en face l'un de l'autre aux deux bouts de l'arène, mais on ne voit qu'un des pieds de chacun d'eux. Sur cette même arène se projette l'ombre d'un parieur et d'un es- suspendu au plafond dans un panier, pour n'avoir pas payé l'enjeu qu'il a perdu; n'ayant plus d'argent, il offre sa montre. A la muraille du fond sont accrochés un drapeau et un portrait de Non Rawlings, femme célèbre par son talent pour dresser les coqs.

Cette piquante composition, dont nous omettons plusieurs détails de moindre importance, passe à bon droit pour être un des chefs-d'œuvre de Hogarth; elle a été reproduite plusieurs fois, notamment par M. G. Presbury, dans l'*Œuvre de Hogarth*, publié à Londres, et par M. Sotain, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

COQ (LE COMBAT DE), tableau de M. Gérôme. Sur une terrasse qui se voit, près d'un piédestal de marbre, un adolescent fait battre deux coqs, sous les yeux d'une jeune fille; il a un genou en terre et s'appuie au sol de la main droite; sa tête, presque de profil, est ornée d'une couronne de feuillage qui s'en- croque aux boucles épaisses de sa chevelure noire; il a pour tout vêtement une draperie jetée sur l'épaule droite et qui passe entre les jambes. De la main gauche, il tient un coq, son adversaire, magnifique coq noir, qui, la crête droite, les pattes repliées, les plumes hérissées, s'élançait et ne touche plus terre. La jeune fille, assise sur une draperie blanche et accoudée sur ce cage, regarde le combat avec un mélange de curiosité et de compassion. Sa tête charmante, vue de face, s'incline légèrement en avant; ses beaux yeux bruns sont nôtés et relevés, son front est éclairé et ramassé devant sa poitrine; mais sa légère tunique de lin, retenue sur les épaules par un ruban qui passe sous les bras, laisse à découvert sa taille souple et vigoureuse et ses jambes gracieusement ployées.

Cette jolie composition, exposée en 1847 sous ce titre : *Jeunes Grecs faisant battre des coqs*, a commencé la réputation de M. Gérôme et est demeurée un des meilleurs ouvrages de cet artiste. Les éloges de la critique ne lui ont pas fait défaut. On a beaucoup admiré surtout les formes élégantes de la jeune fille : « L'ondulation serpentine de son corps », dit M. Maurice de Vernes (*Revue nouvelle*), est rendue avec une vérité de dessin, une finesse et une simplicité de modèle inexprimables. La tête est naïve, charmante, la coiffure d'une tournure exquise. Le type du jeune homme manque peut-être un peu de distinction, mais tout le reste de la figure a la pureté et la précision d'un bronze antique. On est traité avec un grand talent d'imitation. Les coqs seraient à eux seuls un tableau complet. La rage des belliqueux oiseaux contraste heureusement avec l'insouciance des cruels enfants devant qui ils vont se déchirer. Là encore M. Gérôme a su mettre du style, tout en arrivant à une perfection d'imitation à désespérer un peintre de nature morte, il a posé ses modèles : ce ne sont pas des coqs de basse-cour, mais bien des coqs de combat, et le caractère de chacun est clairement indiqué par l'expression des têtes et la vérité des mouvements. Les légères draperies ajustées avec goût sur les figures, les marbres, la mercuriale d'horizon par un promontoire, les arabesques au feuillage sombre, tout est remarquable par la science de l'arrangement et la fermeté de l'exécution. Il est à regretter que les chairs soient uniformément incolores. Sous ce rapport, ce tableau méritait un peu de vie; mais, à la vérité, sans cette imperfection, ce serait tout simplement un chef-d'œuvre. Tel qu'il est, c'est une des œuvres excellentes de l'école moderne et une de celles où l'artiste est le plus profondément senti et le mieux exposé. » Le *Combat de coqs* a été gravé par M. Metzmaicher.

COQ de clocher (LE), roman publié en 1846, par Louis Reybaud, l'auteur de *Jérôme Paturot*, est encore une étude de mœurs politiques. C'est l'histoire, aussi bien que celle de la prépondérance dans le petit village de Saint-Sylvain, les Grandrogers et les Simonneux. La première est dirigée par Evariste, un ex-élu d'un dixième arrondissement, la terreur des maris, la coupeuse des femmes, en un mot, le *Coq de clocher*. A la tête de la seconde marche le notaire Victor Simonneau. Evariste dispose de son ardeur populaire; Evariste fait nommer son ami Céléstin Vauxbelles, et le malheureux député se trouve réduit au rôle de chargé d'affaires d'Evariste. Les vacances parlementaires le ramènent à Saint-Sylvain; il tire d'un instrument qu'Evariste peut briser à son gré. Une nouvelle cause de soucis vient s'ajouter à ses ennemis. Il aime une jeune fille noble, Mlle de Rochemarte, et à la fin, Henri, Othon et Jutta. L'implacable stérilité, après avoir pu vivre retenu les enfants loin de leur père, après les avoir élevés selon leurs inclinations, l'atténue pour les ordres, le cadet pour les armes, à volonté réglée, la destinée de Jutta, et sa volonté suprême est qu'elle épouse Othuit. Les deux jeunes gens s'aiment depuis longtemps, et, par une décision inattendue, Othuit a voulu régner sur les droits d'un fils légitime. Les deux ports de sa colère apaisés, Henri demande à sa place? Moi, pardieu! s'écrie-t-il, parodiant Corneille, moi seul et c'est assez! Une circonstance vient en aide à ses projets. Elle passera-t-elle par Saint-André ou par Saint-Sylvain? Evariste part pour la capitale afin de soutenir les prétentions de son clocher; Céléstin, qui ne veut pas aller à la messe, se rend à la tribune, interloqué qu'il est par un orateur plein de talent. Au même moment, la recette particulière de Saint-Sylvain devient vacante; Céléstin, neveu d'abord entre le protégé des Simonneux et celui des Grandrogers, prend un pari décisif. Il vient de recevoir la nouvelle de la mort de l'oncle de Gabrielle; il sacrifie l'ambition à l'amour, fait nommer un receveur et se retire de la campagne, donne sa démission et abandonne le club de la politique à Evariste, qui le remplacera probablement au prix de sa liberté, et épouse un Simonneau. Quant à Céléstin, l'amour le consolera des déboires de la politique et il oubliera auprès de Gabrielle sa servitude sous Evariste. A Saint-Sylvain on le considère comme un homme éteint, fini, couleur jaune, prêt à soutenir l'attaque de son adversaire, magnifique coq noir, qui, la crête droite, les pattes repliées, les plumes hérissées, s'élançait et ne touche plus terre. La jeune fille, assise sur une draperie blanche et accoudée sur ce cage, regarde le combat avec un mélange de curiosité et de compassion. Sa tête charmante, vue de face, s'incline légèrement en avant; ses beaux yeux bruns sont nôtés et relevés, son front est éclairé et ramassé devant sa poitrine; mais sa légère tunique de lin, retenue sur les épaules par un ruban qui passe sous les bras, laisse à découvert sa taille souple et vigoureuse et ses jambes gracieusement ployées.

Cette jolie composition, exposée en 1847 sous ce titre : *Jeunes Grecs faisant battre des coqs*, a commencé la réputation de M. Gérôme et est demeurée un des meilleurs ouvrages de cet artiste. Les éloges de la critique ne lui ont pas fait défaut. On a beaucoup admiré surtout les formes élégantes de la jeune fille : « L'ondulation serpentine de son corps », dit M. Maurice de Vernes (*Revue nouvelle*), est rendue avec une vérité de dessin, une finesse et une simplicité de modèle inexprimables. La tête est naïve, charmante, la coiffure d'une tournure exquise. Le type du jeune homme manque peut-être un peu de distinction, mais tout le reste de la figure a la pureté et la précision d'un bronze antique. On est traité avec un grand talent d'imitation. Les coqs seraient à eux seuls un tableau complet. La rage des belliqueux oiseaux contraste heureusement avec l'insouciance des cruels enfants devant qui ils vont se déchirer. Là encore M. Gérôme a su mettre du style, tout en arrivant à une perfection d'imitation à désespérer un peintre de nature morte, il a posé ses modèles : ce ne sont pas des coqs de basse-cour, mais bien des coqs de combat, et le caractère de chacun est clairement indiqué par l'expression des têtes et la vérité des mouvements. Les légères draperies ajustées avec goût sur les figures, les marbres, la mercuriale d'horizon par un promontoire, les arabesques au feuillage sombre, tout est remarquable par la science de l'arrangement et la fermeté de l'exécution. Il est à regretter que les chairs soient uniformément incolores. Sous ce rapport, ce tableau méritait un peu de vie; mais, à la vérité, sans cette imperfection, ce serait tout simplement un chef-d'œuvre. Tel qu'il est, c'est une des œuvres excellentes de l'école moderne et une de celles où l'artiste est le plus profondément senti et le mieux exposé. » Le *Combat de coqs* a été gravé par M. Metzmaicher.

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

foulée, il n'a pas attendu d'être en présence de ses frères; la seule vue du château qu'il habite a suffi pour le faire sortir de sa longue dissimulation. C'est l'injure et la menace à la bouche qu'il aborde ses hôtes et prêche à leur expulsion. Les bâtards seront éloignés du château, malgré la volonté du landgrave, qui a voulu, avant de mourir, élever dans l'arène voisine, un léger fémissement des branches traît un être aimé; c'est Elisabeth, échappée avant l'aube de sa couche infortunée, et qui amène justement à cette place à hasard toujours ingénieux à rapprocher les cœurs épris. La scène qui résulte de cette entrevue, on la connaît d'avance, éternelle variation d'un motif qui ne vieillit jamais. On se rappelle Roméo et Juliette dans les jardins de Verone, Armin et Madeline sur les glaciers du Rütli; c'est le même refrain, avec cette différence qu'ici la musique est de Weber, tant le romantisme s'exhale à vives douces de sa gracieux épisode, qui se joue en pleine nature. Soudain retentit une voix lugubre et solennelle dans les profondeurs de bien plus cruelles dispositions. Henri le Ferré a trois enfants, et une fille, Othuit, Henri, Othon et Jutta. L'implacable stérilité, après avoir pu vivre retenu les enfants loin de leur père, après les avoir élevés selon leurs inclinations, l'atténue pour les ordres, le cadet pour les armes, à volonté réglée, la destinée de Jutta, et sa volonté suprême est qu'elle épouse Othuit. Les deux jeunes gens s'aiment depuis longtemps, et, par une décision inattendue, Othuit a voulu régner sur les droits d'un fils légitime. Les deux ports de sa colère apaisés, Henri demande à sa place? Moi, pardieu! s'écrie-t-il, parodiant Corneille, moi seul et c'est assez! Une circonstance vient en aide à ses projets. Elle passera-t-elle par Saint-André ou par Saint-Sylvain? Evariste part pour la capitale afin de soutenir les prétentions de son clocher; Céléstin, qui ne veut pas aller à la messe, se rend à la tribune, interloqué qu'il est par un orateur plein de talent. Au même moment, la recette particulière de Saint-Sylvain devient vacante; Céléstin, neveu d'abord entre le protégé des Simonneux et celui des Grandrogers, prend un pari décisif. Il vient de recevoir la nouvelle de la mort de l'oncle de Gabrielle; il sacrifie l'ambition à l'amour, fait nommer un receveur et se retire de la campagne, donne sa démission et abandonne le club de la politique à Evariste, qui le remplacera probablement au prix de sa liberté, et épouse un Simonneau. Quant à Céléstin, l'amour le consolera des déboires de la politique et il oubliera auprès de Gabrielle sa servitude sous Evariste. A Saint-Sylvain on le considère comme un homme éteint, fini, couleur jaune, prêt à soutenir l'attaque de son adversaire, magnifique coq noir, qui, la crête droite, les pattes repliées, les plumes hérissées, s'élançait et ne touche plus terre. La jeune fille, assise sur une draperie blanche et accoudée sur ce cage, regarde le combat avec un mélange de curiosité et de compassion. Sa tête charmante, vue de face, s'incline légèrement en avant; ses beaux yeux bruns sont nôtés et relevés, son front est éclairé et ramassé devant sa poitrine; mais sa légère tunique de lin, retenue sur les épaules par un ruban qui passe sous les bras, laisse à découvert sa taille souple et vigoureuse et ses jambes gracieusement ployées.

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on sent chez Othuit la trempe d'un héros. Les frères se disputent, Othon est accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

COQ de bruyère (LE), tragédie d'Achin d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et traduit en français. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, Warbroug, Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux Franck avait encore plus d'un bâtard. Othuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Des exposition, des mœurs et des dessous; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se marquent, on

équipage; mais c'est surtout à bord d'un vaisseau de ligne monté par huit cents hommes, sous l'influence de ses mille expériences qui contrôlent sa responsabilité culinaire, dans tous les embarras de sa pénible besogne, que l'observateur peut étudier ce caractère original. Disons d'abord que le *coq* n'est pas un matelot pris dans l'équipage et affecté au service de la cuisine, comme on prend les cailliers pour les travaux de la cale, les gabiers pour le soin des mâts, etc.; on trouverait même directement le matelot qui se résignait à la condition de *coq*. Cependant il a beaucoup navigué; c'est même une condition essentielle de sa spécialité, dans laquelle il a plus besoin de l'habitude du bord que de talents culinaires. Quant à ceux-ci, ils se bornent à savoir faire cuire à point du lard ou du bœuf salé dans une immense chaudière remplie d'eau de mer; à savoir confectionner une bouillie de bison, qu'il décore du mot bizarre de *tarlatine*; à opérer à la grande eau la cuisson d'une énorme quantité de haricots; enfin, le cas échéant, à pouvoir mener à bien, toujours dans sa gigantesque marmite, le pot-au-feu de l'équipage avec la viande de bœuf et les légumes obligés, ce qui est le triomphe de ce rôle de cuisinier. Il a sous ses ordres des *aides-coqs*. Ceux-ci, sur lesquels il a la haute main, sont ordinairement pris parmi les novices ou jeunes marins, dont le défaut d'allure a été corrigé par les dispositions nautiques. Ces sont fruits secs de la mer, qui, ne pouvant devenir matelots, sont transformés en marmions maritimes. « L'atmosphère de fumée et de vapeur dans laquelle le *coq* vit communément, dit J. Lescomte, la manipulation laborieuse de sa pesante et sale chaudière, le condamnent à une malpropreté inhérente. Rarement chaussé, il porte une calotte noire de graisse, mais il est par un bon coiffeur qui lui serre les manches, une chemise enfumée, collée à sa peau par la transpiration de son corps et les vapeurs de sa cuisine, s'ouvre sur un pourtour humide; ses yeux, larmoyants s'ouvrent à peine sur ses paupières enflammées; ses cheveux courts se hérissent; ses manches de chemise sont retroussées, et la couche de sueur qui recouvre ses bras laisse à peine voir les tatouages dont ils sont lizement ornés. Dans ces conditions, on croira au parfum de fumée qu'il exhale et qui se répand dans un rayon d'une certaine étendue; l'odorat avertit de son approche lorsque, deux fois par jour, il vient demander à l'officier de service la commission qui doit assister à la distribution de la soupe, ou lui porter à goûter, avec solennité, la première de son potage. »

« Les rapports du *coq* avec les matelots sont empreints d'une hostilité continuelle, qui a sa source dans sa préférence à distribuer les produits de sa chaudière, et que les matelots qualifient de rapine cambusière; dans sa qualité de *non-combattant*, et dans sa mauvaise humeur, suite naturelle de son rôle de cuisinier, et qui le rend prodigue de menaces envers tous. Sa position est un éternel qui-vive contre la malice vigilante de ses adversaires, qui s'étudient à lui faire de méchants tours, comme de glisser à son nez, dans sa chaudière, et de pousser les vieux chapeaux, dont la présence, imputée à sa négligence, le rend passible de punition. Pour empêcher ces odieuses additions aux aliments dont il a la surveillance, il est obligé de faire passer à cadenas le couvercle de sa chaudière; et la clef, remise au capitaine d'armes, ne lui est rendue qu'au moment de la distribution du repas. Cette précaution nécessaire lui enlève le moyen de surveiller à volonté la cuisson de son potage; et pourtant nul cuisinier connu n'est plus rigoureusement responsable de la parfaite confection de son consommé. Enfin, quand la soupe est faite, et que, d'après son goût approuvé par l'officier de garde, elle va être distribuée à l'équipage en présence d'une commission; quand les nombreux servants de chaque plat, arrivés à la file, ont apporté leurs gamelles où le pain est taillé, la chaudière trop remplie de son énorme contenu, et demeurée sur les bords de la cuisine, est alors découverte. Un nuage de vapeur s'en élève et remplit l'espace. Le *coq*, comme il a été dépeint, sa chemise en moins, son croc au côté, sa large cuiller sur l'épaule, se précipite dans le nuage brûlant, et le corps penché au-dessus du bouillon potage, y pousse à grands coups de cuiller, dont un seul suffit pour tremper la soupe de sept personnes. La chaudière, le travail, exécuté sur son corps au-dessus d'une transpiration abondante qui ruisselle et se mêle aux flots du bouillon. Après la distribution de la soupe vient celle des morceaux de bœuf embrochés qui ont servi à la confection du potage. Pour ceux-ci, le *coq* dépose sa cuiller et s'arme de son croc à double pointe; c'est à l'aide de cette fourche qu'il pêche au fond de sa marmite les morceaux de viande, pour les délivrer à leurs véritables titulaires; opération difficile et sujette à mille scènes incidentes, dans lesquelles le *coq* a fort à faire pour parer au déluge de vociférations et d'attaques dirigées contre sa probité de *coq*. »

COQ (Paul), économiste français, né à Bordeaux en 1810, se rendit à Paris après la révolution de 1818, devint collaborateur de divers journaux, fut, de 1820 à 1824, directeur de la *Semane*, et, après le coup d'État du 2 décembre, prit part à la rédaction du *Journal des économistes* et du *Dictionnaire du commerce*. M. Paul Coq

s'est surtout occupé des questions économiques et financières. Ses principaux ouvrages sont : *Exposé de la législation sur les faillites et les banqueroutes* (Bordeaux, 1838); *le Sol et la haute banque ou les Intérêts de la classe moyenne* (1850); *la Monnaie de banque* (1857). **COQ DE VILLERAY** (Pierre-François), historien français, né à Rouen en 1763, mort à Caen en 1778, a composé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Mémoires historiques du comte Bethlem Nicklos sur la Transylvanie* (1734, 2 vol. in-12); *Traité historique et politique du droit public en Allemagne* (1748, in-4°); *Abrégé de l'histoire ecclésiastique, civile et politique de la ville de Rouen* (1759), etc.

COQ (LE), nom de plusieurs personnages. V. **LECOQ**.

COQ-A-L'ÂNE s. m. (ko-ka-lâ-ne — On ignore l'origine de cette expression, qui n'a fausement attribué à Cl. Marot et qui est bien plus ancienne que lui. Peut-être le *coq* et l'*âne* ne sont ici que des termes sans rapport entre eux, choisis pour exprimer un discours décausé. On cite aussi un conte où figurent un âne, un coq et un chat, qui font grand vacarme; mais cette histoire ne rend guère compte du sens de la locution. Les Anglais disent *cock-and-a-bull*, c'est-à-dire coq et un taureau). Discours sans suite, sans liaison. *Père des coq-à-l'âne*. *Le plupart des gens font des coq-à-l'âne comme M. Jourdain faisait de la prose.* (De Jouy.)

... Pour être bel esprit, Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit, Réver dans un fauteuil, répondre à l'âne, Et voir tous les mortels ainsi que des profanes. **BERNARD.**

— Rem. Regnard, comme on le voit par l'exemple que nous lui empruntons, a écrit au pluriel *coq-à-l'âne*; nous ne pensons pas qu'il soit permis, même vers, d'écrire ainsi au pluriel un mot qui est accompagné de l'article au singulier.

— Encycl. Quelle que soit l'origine du mot *coq-à-l'âne*, cette expression n'est pas nouvelle. Nous lisons dans le *Loyer des folles annuaires*, ouvrage du x^v siècle :

... par mon serment De moy vraiment, Vous vous raillez, Trop vous sailliez (vous vous troupez), Car vous sailliez (car vous sautez)

De *coq en âne* évidemment. Ménage prétend que Marot a inventé l'expression *coq-à-l'âne*, en intitulant ainsi une épître burlesque dénuée de suite et de liaison. Th. Sébillot dit, au sujet des satires informes faites par Cl. Marot sous le titre de *Coq-à-l'âne* : « On les nomme ainsi pour la variété inconstante des non cohérents propos que les Français expriment par le proverbe du saut du *coq à l'âne*. » Ajoutons que Sébillot était contemporain de Marot. Non nombre d'auteurs ont imité ce dernier et recherché sur ces plaisanteries du bon vieux temps, qui ont fait le charme de nos aïeux, et sont mêlées si naïvement à la sève dont s'est nourrie notre littérature naissante. Ces *coq-à-l'âne* commis avec préméditation prennent en littérature le nom d'amphigouris.

Burchiello, poète italien, a excellé dans ce genre, et Doui, son commentateur, est allé encore plus loin en extravagance. Guillaume du Sabie, écrivain du x^{viii} siècle, a publié sous cette forme une satire sur les affaires du temps, où il parle avec une liberté souvent cynique, non-seulement du pape et de la Sorbonne, mais encore (bien qu'il ait vécu dans la domesticité de sept rois, de François I^{er} à Louis XIII) des personnages les plus en faveur, tels qu'Albert de Gondi, le chancelier René de Birague, et Catherine de Médicis elle-même. Rabelais a usé et abusé du *coq-à-l'âne*. Nous citerons ici une chanson de Collé, toute composée de proverbes :

Trop parler nuit, Trop gratter ouï, Trop manger n'est pas sage, A barbon gris, Jeune souris : L'amour est de tout âge, Enfants de Paris, quel temps fait-il ? Il pleut à l'heure, Il neige ici, Pendant la nuit, Tous chats sont gris, Pour faire route sûre, Si l'amour va Cahin, caha, Menage la montre.

FEMME COUPEL. Sans aller par quatre chemins, Car qui m'aime aime aussi mon chien, Un fin limier, Franc du coulier, Sait, sans jamais perdre la tête, Prendre du poil de la bête.

Trop parler nuit, etc.

DÉTIMÉ COUPEL. Moquez-vous du qu'en dira-t-on, Tâchez de sauter le bâton; L'occasion Fait le harpon; Un petit mot pour rire Aussitôt pris, Aussitôt pris, Ça va comme de cire.

Trop parler nuit, etc.

TROISIÈME COUPEL. Bien attaqué, bien défendu, Et la tête emporte le cou... Pati, pati, Qui fera ça En faisant la petite bouche? Comme on fait son lit on se couche. Trop parler nuit, etc.

QUATRIÈME COUPEL. On se met dans de beaux draps blancs. Petite pluie abat grand vent. Et mon petit chat, Et mon petit rat, La fin couronne l'ouvrage. Finissez donc, monsieur Manon, Avalez la couleuvre. Trop parler, etc.

COQ-HÉRON s. m. (ko-ka-hé-ron). Ornith. Ancien nom donné au héron mâle, nom qui est resté pour désigner une rue de Paris.

COQSIGRUE s. (kok-si-grü). V. **COQUECIGRUE**.

COQ-SOURIS s. m. (kok-sou-ri). Mar. Voile ou bonnette en deux parties, qui se lace entre le hunier et la vergue de fortune d'un sloop, pour remplir le vide que laisse l'échancrure du hunier. Les anciennes galiotes hollandaises s'en servaient beaucoup vent arrière et grand large. Il n'On désigne aussi cette voile par le nom de **LECHÉRIÈRE**.

— Rem. Quelques lexicographes font ce mot féminin, ce qui est une exception non motivée à la règle qui veut qu'un mot composé de deux noms soit toujours du genre du premier.

COQUALLIN s. m. (ko-ka-lain — contract. du nom mexicain de l'animal, *coztioleagal-lin*). Mamm. Espèce d'écureuil du Mexique.

— Encycl. Le *coquallin* est semblable à notre écureuil d'Europe, mais il est de plus grande taille. Son pelage est varié de noir et de roux vif en dessus, avec le bout du museau et des oreilles blanc, et l'occiput noir; le dessous du corps est d'un roux orangé. Ce rongeur habite les régions chaudes de l'Amérique du Nord. On le voit rarement grimper sur les arbres; et, de reste, il en a toute la vivacité et presque toutes les habitudes. Il habite dans des trous et sous les racines des arbres; il y fait sa bauge et y élève ses petits. Il se nourrit de végétaux et de fruits et de graines qui sont ses provisions d'hiver. Il est défiant et rusé, et même, dit-on, assez féroce pour ne jamais s'approviser. C'est le *sciurus variegatus* des zoologistes. Buffon le regarde comme une espèce distincte; mais, d'après Cuvier, ce ne serait qu'une variété de l'écureuil capistrata, qui habite la Caroline du Sud. Cependant ce dernier différencie notablement le *coquallin* par son pelage, qui est noir ou gris de fer, avec la tête et le ventre noirs. L'écureuil capistrata habite surtout les forêts d'arbres résineux, dont il dévore les semences.

COQUANT s. m. (ko-kan). Ornith. Autre nom vulgaire de la marouette.

COQUARD, COQUART ou COCARD s. m. (ko-ka — rad. *coq*). Vieux dameret, vieux hâbleur, vieillard ridicule qui fait le galant. « Soit, bêtard. Et si tu le dis, c'est un coquard. »

— Fig. Etat primitif, premier début dans l'existence. *Il ne fait que sortir de la coque, et déjà il ose se permettre de parler sur ces choses-là!* (Acad.) *Le magnésisme animal sort à peine de sa coque néronomantique.* (Proudh.)

— Origine mesquine; sphère étroite. *Le cardinal Dubois sentait encore la sile coque d'un di. était sorti.* (St-Sim.) « Solitude, retrait physique ou morale. »

— Au demeurant il faisait le cafard, Se renfermant, voyant une femme, Dedans sa coque, et baisait la prunelle.

COQUARDEAU s. m. (ko-ka-râ-dé — dimin. de *coquard*). Galant, conteur de fleurettes, l'Vieux mot.

— Argot. Galant facile à duper.

— Encycl. Il faut remonter jusqu'au moyen âge pour trouver l'origine de cette appellation, qui s'est conservée avec son sens propre jusqu'à nos jours. Le *coquardeau* était jadis un homme simple, un badaud par excellence, et le poète Alexis, en parlant des femmes coquette, s'est servi de :

S'un coquardeau Qui soit nouveau Tombé en leurs mains, C'est un oiseau Pris au glua.

Plus tard on donna le nom de *coquardeaux* aux gens de Louis XI prisonnier de Charles le Téméraire, parce qu'ils avaient attaché à leurs chapeaux la croix rouge de Bourgogne en guise de cocarde. La cocarde, de l'ou écrit *coquarde*, était alors tantôt un nœud de ruban blanc au chapeau, tantôt une bouffette d'air, sorte de porcupin. Tout indigne d'être d'une façon ridicule, ayant les dehors d'un homme facile à duper, fut appelé par extension *coquardeau*. Sous Louis XIII, cette ex-

pression était fort à la mode; Villon, le poète gentilhomme, a dit : Le diable me tentait d'arracher le manteau Et de tirer la laine à quelques coquardeaux. L'orthographe du mot avait changé, mais la signification était la même. Lorsque l'usage de la cocarde fut général en France, on se revint à l'ancienne façon d'écrire le mot *coquardeau*. Une chanson de 1840, qui eut une certaine vogue, remit le personnage de *coquardeau* à la mode par le refrain : Je suis Coquardeau Jean-Baptiste, Bon enfant, épique-droguiste.

Depuis ce temps, les vandeilles s'emparèrent de *Coquardeau* devenu un personnage allégorique, et, chaque fois qu'ils eurent à mettre en scène un joyeux, un mari trompé, ils le désignèrent sous ce nom. Deux d'entre eux, Émile Thierry et Eugène, choisirent même *Coquardeau* pour en faire le personnage principal d'une pièce qui fut jouée sur le théâtre Déjazet, en 1861, sous le titre *Coquardeau et Die*, et dans laquelle l'acteur Thibault chantait :

Des Coquardeaux, Des Coquardeaux Certes la race est infinie; L'Europe, l'Afrique et l'Asie, Peuvent les couvrir par troupeaux. Car sur cette terre d'épaveurs, Que de gens, sous l'incognito, Si l'on allait jusques aux preuves, Dont on pourrait faire aussitôt Celui-ci, c'est un Coquardeau!

COQUARDIE s. f. (ko-ka-râ — rad. *coquard*). Aventure galante, l'Vieux mot.

COQUASSE s. f. (ko-ka-se — augmentatif de *coque*). Coqueur, chaudron. l'Vieux mot.

COQUASSIER s. m. (ko-ka-sié — rad. *coq*). Marchand en gros d'œufs et de volailles. *N'allez point par la madame, le samedi soir, car c'est un coquassier qui vend les Tours, et nous contrerions leurs charrettes* (Balz.) « On dit mieux COQUETTER.

COQUÈTE ou **COCÈTE** s. m. (ko-kâ- — rad. *coq*). Coq qui n'est chaponné qu'à demi, à qui l'on n'a retranché qu'un testicule.

— Loc. fam. *Voix de coquète*, Voix aigre et fautive.

COQUE s. f. (ko-ke — du lat. *cocha*, coquille). Enveloppe extérieure de l'œuf; *Le poulet brise la coque avec son bec. Les meilleurs horloges de sable se font avec des coques d'œufs calcinées et pulvérisées.* (Trév.) *Coque*, nom que l'on donne à une coque d'œuf. (Buff.) *L'aigle, avant de déployer sa vaste envergure, a la coque d'un œuf pour prison.* (E. de Gir.)

— Par anal. Enveloppe que certains insectes filent autour de leur corps, pour s'y transformer en chrysalides; *Le ver à soie file la soie, avec laquelle il se construit une coque ou cocoon, où il s'enferme pendant dix-huit à vingt jours.* (Buff.) *Une chenille sortant de son œuf se choisit une retraite sous une branche; elle s'y file une coque avec un art admirable.* (B. de St-P.) *L'historien immortel du ver à soie s'est assuré que la coque de cet insecte est formée des lacs d'un mètre et demi de longueur et de plus de cent pieds de diamètre.* (Bonnet.) *Il faut que la chenille file sa coque jusqu'au bout, pour que le papillon en sorte.* (De Jussieu.) *De petites chenilles filent une petite coque un peu plus grosse qu'un grain de millet.* (A. Kerm.)

— Car. ext. Enveloppe ligneuse de certains fruits; *Une coque de noix, d'amande, de noisette. Il faut briser la coque pour goûter l'amande.* (St-Marc Gir.)

— Fig. Etat primitif, premier début dans l'existence. *Il ne fait que sortir de la coque, et déjà il ose se permettre de parler sur ces choses-là!* (Acad.) *Le magnésisme animal sort à peine de sa coque néronomantique.* (Proudh.)

— Origine mesquine; sphère étroite. *Le cardinal Dubois sentait encore la sile coque d'un di. était sorti.* (St-Sim.) « Solitude, retrait physique ou morale. »

— Au demeurant il faisait le cafard, Se renfermant, voyant une femme, Dedans sa coque, et baisait la prunelle.

COQUE s. f. (ko-ke — du lat. *cocha*, coquille). Enveloppe extérieure de l'œuf; *Le poulet brise la coque avec son bec. Les meilleurs horloges de sable se font avec des coques d'œufs calcinées et pulvérisées.* (Trév.) *Coque*, nom que l'on donne à une coque d'œuf. (Buff.) *L'aigle, avant de déployer sa vaste envergure, a la coque d'un œuf pour prison.* (E. de Gir.)

— Par anal. Enveloppe que certains insectes filent autour de leur corps, pour s'y transformer en chrysalides; *Le ver à soie file la soie, avec laquelle il se construit une coque ou cocoon, où il s'enferme pendant dix-huit à vingt jours.* (Buff.) *Une chenille sortant de son œuf se choisit une retraite sous une branche; elle s'y file une coque avec un art admirable.* (B. de St-P.) *L'historien immortel du ver à soie s'est assuré que la coque de cet insecte est formée des lacs d'un mètre et demi de longueur et de plus de cent pieds de diamètre.* (Bonnet.) *Il faut que la chenille file sa coque jusqu'au bout, pour que le papillon en sorte.* (De Jussieu.) *De petites chenilles filent une petite coque un peu plus grosse qu'un grain de millet.* (A. Kerm.)

— Car. ext. Enveloppe ligneuse de certains fruits; *Une coque de noix, d'amande, de noisette. Il faut briser la coque pour goûter l'amande.* (St-Marc Gir.)

— Fig. Etat primitif, premier début dans l'existence. *Il ne fait que sortir de la coque, et déjà il ose se permettre de parler sur ces choses-là!* (Acad.) *Le magnésisme animal sort à peine de sa coque néronomantique.* (Proudh.)

— Origine mesquine; sphère étroite. *Le cardinal Dubois sentait encore la sile coque d'un di. était sorti.* (St-Sim.) « Solitude, retrait physique ou morale. »

— Au demeurant il faisait le cafard, Se renfermant, voyant une femme, Dedans sa coque, et baisait la prunelle.

COQUE s. f. (ko-ke — du lat. *cocha*, coquille). Enveloppe extérieure de l'œuf; *Le poulet brise la coque avec son bec. Les meilleurs horloges de sable se font avec des coques d'œufs calcinées et pulvérisées.* (Trév.) *Coque*, nom que l'on donne à une coque d'œuf. (Buff.) *L'aigle, avant de déployer sa vaste envergure, a la coque d'un œuf pour prison.* (E. de Gir.)

— Par anal. Enveloppe que certains insectes filent autour de leur corps, pour s'y transformer en chrysalides; *Le ver à soie file la soie, avec laquelle il se construit une coque ou cocoon, où il s'enferme pendant dix-huit à vingt jours.* (Buff.) *Une chenille sortant de son œuf se choisit une retraite sous une branche; elle s'y file une coque avec un art admirable.* (B. de St-P.) *L'historien immortel du ver à soie s'est assuré que la coque de cet insecte est formée des lacs d'un mètre et demi de longueur et de plus de cent pieds de diamètre.* (Bonnet.) *Il faut que la chenille file sa coque jusqu'au bout, pour que le papillon en sorte.* (De Jussieu.) *De petites chenilles filent une petite coque un peu plus grosse qu'un grain de millet.* (A. Kerm.)

— Car. ext. Enveloppe ligneuse de certains fruits; *Une coque de noix, d'amande, de noisette. Il faut briser la coque pour goûter l'amande.* (St-Marc Gir.)

ferment. (Salvétat.) *Coque d'œuf*, Défant qui présente certaines poteries composées, surtout les porcelaines dures, et qui consiste en ce que la surface des pièces fournie de petits points noirs brillants que le reste : *La poterie fait coque d'œuf quand il n'y a pas d'assaisonnement entre la pâte et la glaçure.* (Essaienaire Dandern.) *La coque d'œuf, les trous et les ondulations peuvent être attribués à la dureté, au peu de fusibilité de l'émail vitreux, au défaut de l'œuf ou au peu d'assaisonnement pour le biscuit.* (Brougniart.)

— Comm. *Coques de perles*, Petites excroissances hémisphériques, sortes de demi-perles qui se trouvent attachées à la nacre, et que les lapidaires assemblent deux à deux pour en faire des Art. culin. *Bœuf à la coque*, (Bœuf que l'on fait cuire dans leur coque en les plongeant dans l'eau bouillante.)

Et remonter à l'œuf cuit dans sa coque; Plus on l'échauffe, et plus se rendroit.

— Cost. Nœud de ruban que l'on fait avec un seul morceau dont on reunit les deux bouts : *Cette vieille dame a un bonnet à coques, sa figure est ridée, son nez est pointu.* (Balz.) « Grand nœud de cheveux qui imite le nœud de ruban de même nom, et qui est généralement sur le chignon; *Il voyait ses marquées chez eux noirs qu'elle portait en torsade serrée, quoique à cette époque les femmes eussent adopté la mode des tresses.* (G. Sand.) *Coques, ornements et menagettes.* (G. Sand.)

— Moll. Nom vulgaire de la bucarde.

— Bot. Fruit multiloculaire à loges closes, déhiscentes ou non : *Les fruits de la coriandre, de l'anis, de la capucine, du géranium, etc., sont formés de coques.* (Acad.) *Coque*, Nom vulgaire des fruits d'une espèce de menisperm, donne quelquefois par extension à la plante elle-même. On s'en sert, non sans danger, pour enivrer le poisson et le prendre facilement.

— Homonymes. *Coke*, *coq*.

— Onomast. Mar. Si nous imaginons un navire débarrassé des objets mobiles qu'il renferme, et que nous ne considérons que les parties en bois ou en fer dont les liaisons composent un tout continu qui se sentent de lui-même, nous serons en présence de ce que l'on nomme la *coque*. Celle-ci a un volume assez considérable, en égard à son poids, pour que, posée sur l'eau, elle puisse flotter, après avoir déplacé un volume d'eau d'un poids égal au sien; or, comme sa construction est symétrique par rapport à un plan particulier, elle flottera de façon que ce plan soit vertical. Ce dernier plan, qui partage la *coque* dans le sens de sa longueur d'une façon symétrique, s'appelle plan diamétral longitudinal, ou de symétrie.

— Par anal. Enveloppe que certains insectes filent autour de leur corps, pour s'y transformer en chrysalides; *Le ver à soie file la soie, avec laquelle il se construit une coque ou cocoon, où il s'enferme pendant dix-huit à vingt jours.* (Buff.) *Une chenille sortant de son œuf se choisit une retraite sous une branche; elle s'y file une coque avec un art admirable.* (B. de St-P.) *L'historien immortel du ver à soie s'est assuré que la coque de cet insecte est formée des lacs d'un mètre et demi de longueur et de plus de cent pieds de diamètre.* (Bonnet.) *Il faut que la chenille file sa coque jusqu'au bout, pour que le papillon en sorte.* (De Jussieu.) *De petites chenilles filent une petite coque un peu plus grosse qu'un grain de millet.* (A. Kerm.)

— Car. ext. Enveloppe ligneuse de certains fruits; *Une coque de noix, d'amande, de noisette. Il faut briser la coque pour goûter l'amande.* (St-Marc Gir.)

— Fig. Etat primitif, premier début dans l'existence. *Il ne fait que sortir de la coque, et déjà il ose se permettre de parler sur ces choses-là!* (Acad.) *Le magnésisme animal sort à peine de sa coque néronomantique.* (Proudh.)

— Origine mesquine; sphère étroite. *Le cardinal Dubois sentait encore la sile coque d'un di. était sorti.* (St-Sim.) « Solitude, retrait physique ou morale. »

— Au demeurant il faisait le cafard, Se renfermant, voyant une femme, Dedans sa coque, et baisait la prunelle.

COQUE s. f. (ko-ke — du lat. *cocha*, coquille). Enveloppe extérieure de l'œuf; *Le poulet brise la coque avec son bec. Les meilleurs horloges de sable se font avec des coques d'œufs calcinées et pulvérisées.* (Trév.) *Coque*, nom que l'on donne à une coque d'œuf. (Buff.) *L'aigle, avant de déployer sa vaste envergure, a la coque d'un œuf pour prison.* (E. de Gir.)

— Par anal. Enveloppe que certains insectes filent autour de leur corps, pour s'y transformer en chrysalides; *Le ver à soie file la soie, avec laquelle il se construit une coque ou cocoon, où il s'enferme pendant dix-huit à vingt jours.* (Buff.) *Une chenille sortant de son œuf se choisit une retraite sous une branche; elle s'y file une coque avec un art admirable.* (B. de St-P.) *L'historien immortel du ver à soie s'est assuré que la coque de cet insecte est formée des lacs d'un mètre et demi de longueur et de plus de cent pieds de diamètre.* (Bonnet.) *Il faut que la chenille file sa coque jusqu'au bout, pour que le papillon en sorte.* (De Jussieu.) *De petites chenilles filent une petite coque un peu plus grosse qu'un grain de millet.* (A. Kerm.)

— Car. ext. Enveloppe ligneuse de certains fruits; *Une coque de noix, d'amande, de noisette. Il faut briser la coque pour goûter l'amande.* (St-Marc Gir.)

— Fig. Etat primitif, premier début dans l'existence. *Il ne fait que sortir de la coque, et déjà il ose se permettre de parler sur ces choses-là!* (Acad.) *Le magnésisme animal sort à peine de sa coque néronomantique.* (Proudh.)

— Origine mesquine; sphère étroite. *Le cardinal Dubois sentait encore la sile coque d'un di. était sorti.* (St-Sim.) « Solitude, retrait physique ou morale. »

— Au demeurant il faisait le cafard, Se renfermant, voyant une femme, Dedans sa coque, et baisait la prunelle.

COQUE s. f. (ko-ke — du lat. *cocha*, coquille). Enveloppe extérieure de l'œuf; *Le poulet brise la coque avec son bec. Les meilleurs horloges de sable se font avec des coques d'œufs calcinées et pulvérisées.* (Trév.) *Coque*, nom que l'on donne à une coque d'œuf. (Buff.) *L'aigle, avant de déployer sa vaste envergure, a la coque d'un œuf pour prison.* (E. de Gir.)

— Par anal. Enveloppe que certains insectes filent autour de leur corps, pour s'y transformer en chrysalides; *Le ver à soie file la soie, avec laquelle il se construit une coque ou cocoon, où il s'enferme pendant dix-huit à vingt jours.* (Buff.) *Une chenille sortant de son œuf se choisit une retraite sous une branche; elle s'y file une coque avec un art admirable.* (B. de St-P.) *L'historien immortel du ver à soie s'est assuré que la coque de cet insecte est formée des lacs d'un mètre et demi de longueur et de plus de cent pieds de diamètre.* (Bonnet.) *Il faut que la chenille file sa coque jusqu'au bout, pour que le papillon en sorte.* (De Jussieu.) *De petites chenilles filent une petite coque un peu plus grosse qu'un grain de millet.* (A. Kerm.)

— Car. ext. Enveloppe ligneuse de certains fruits; *Une coque de noix, d'amande, de noisette. Il faut briser la coque pour goûter l'amande.* (St-Marc Gir.)

— Fig. Etat primitif, premier début dans l'existence. *Il ne fait que sortir de la coque, et déjà il ose se permettre de parler sur ces choses-là!* (Acad.) *Le magnésisme animal sort à peine de sa coque néronomantique.* (Proudh.)

— Origine mesquine; sphère étroite. *Le cardinal Dubois sentait encore la sile coque d'un di. était sorti.* (St-Sim.) « Solitude, retrait physique ou morale. »

— Au demeurant il faisait le cafard, Se renfermant, voyant une femme, Dedans sa coque, et baisait la prunelle.

correspondant au maître couple. Lorsque le plus grand écartement des deux planches d'un même couple n'est pas au point le plus élevé de la charpente, on dit que le couple a de la rentrée, ce qui doit nécessairement donner à la rentrée au bâtiment. Le fort d'un couple, de même que celui d'un bâtiment, est à son point de plus grand largeur. L'ensemble des couples se nomme la membrure; le remplissage entre les couples, le boisage; le revêtement intérieur de la membrure s'appelle le vaigrage; le revêtement extérieur, le bordé. La hauteur de batterie est l'élevation verticale du seu